

**GONG Ji-young**

*Ma très chère  
grande sœur*

**Roman traduit du coréen  
par Lim Yeong-hee et Stéphanie Follébouckt**

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE  
(KLTI), SÉOUL



*Éditions Picquier*

## 1

Je raccroche mais je suis incapable de quitter la table où est posé le téléphone, près de la fenêtre. Recroquevillée, je reste assise là pendant un long moment. Les fenêtres de mon nouveau logement étant orientées au sud, c'est dès le petit matin que les minces rayons d'un soleil printanier pénètrent à travers les vieux rideaux défraîchis. Ce qui explique probablement que je remarque la présence de poussière incrustée depuis des lustres dans les rainures minuscules qui séparent les touches de l'appareil : entre le 1 et le 2, entre le 2 et le 3... Seuls les espaces entre le 1 et le 4, le 8 et le 9 sont passablement propres, sans doute parce que j'utilise souvent ces quatre chiffres pour appeler ma mère.

En somme, depuis que j'ai emménagé dans ce quartier sur les collines il y a un mois – c'était un

jour d'hiver avec un vent glacial, je m'étais pris le bec avec les employés de la société de déménagement à propos de frais supplémentaires –, je n'ai appelé personne à part ma mère. En fait, si. Pour demander l'installation du gaz, j'ai emprunté le téléphone du propriétaire car le mien n'était pas encore en service. J'ai utilisé celui-ci pour un seul autre numéro ; la fois où, après avoir passé des jours et des nuits à vider des cartons comme si je luttais de toutes mes forces contre une personne longtemps détestée, je ne m'étais endormie qu'à l'aube, j'avais ouvert les yeux à cause de la lumière éblouissante et soudaine du soleil filtrant par la fenêtre et j'avais contemplé, l'œil vague, le nouveau papier peint blanc sentant encore la colle et les meubles fraîchement rangés ; puis, prenant conscience tout à coup du grand calme qui régnait dans ce quartier, je m'étais levée péniblement et j'avais composé le numéro d'un restaurant chinois. Personne n'avait décroché, ce qui était logique puisque ma montre n'indiquait que sept heures et demie du matin.

Pourquoi un restaurant chinois ? De fait, j'avais envie d'un bouillon de *jjamppong*, cette soupe épicée aux nouilles et fruits de mer, mais c'était surtout à cause de l'autocollant avec le numéro de ce restaurant que les précédents locataires avaient laissé sur un coin de la fenêtre. Sans cela, l'idée ne m'aurait même pas effleurée. Il faut dire qu'à cette période, j'étais tellement lassée des gens que

je ne désirais appeler personne à part ce restaurant inconnu, et j'avais même été soulagée qu'il n'y ait pas eu de réponse.

A bien y réfléchir, à ce moment-là je pensais à ma grande sœur Bongsun. Ce souvenir m'était soudain revenu, après plus de vingt ans. Peut-être pressentais-je déjà ce que ma mère vient de m'apprendre au téléphone. Car c'était bien de Bongsun dont je m'étais souvenue.

— Bongsun a encore disparu, m'a annoncé ma mère sur un ton prudent pour éviter de me contrarier, moi qui suis sur les nerfs ces derniers temps. Hier, ta tante qui habite Moraenae a rencontré lors d'un mariage quelqu'un du village de Daejigol, qui lui a appris la nouvelle... Il paraît que Bongsun s'est éprise d'un colporteur de chiens<sup>1</sup> et qu'elle est partie avec lui. Mon Dieu, elle a déjà eu quatre enfants de pères différents, elle n'a pas honte...

— Elle a des enfants qui vont encore à l'école... Comment a-t-elle pu s'enfuir, et où ?

— Si on le savait, on ne resterait pas les bras croisés. Sa fille aînée est déjà mariée, elle habite à Gwangyang, et les trois autres sont assez grands maintenant, mais tout de même... Elle leur a dit qu'elle reviendrait les chercher une fois qu'elle

---

1. En Corée, il est fréquent de manger de la viande de chien, surtout en été, pour combattre la chaleur. Ce sont souvent des colporteurs qui parcourent les villages pour acheter les chiens chez des particuliers avant de les revendre à des restaurants.

aurait gagné beaucoup d'argent. Quoi qu'elle ait pu leur dire, c'est complètement fou, tu ne trouves pas ? J'ai voulu en savoir plus, mais je me suis dit qu'il ne servait à rien de poser d'autres questions puisque de toute façon ce n'est pas moi qui vais résoudre ce problème, et je ne m'en mêlerai pas. Quand même, ça me perturbe, cette histoire... Tu n'as pas besoin d'entendre tout ça... Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'occupe l'esprit... Il paraît qu'elle a suivi un homme mais, tu le sais, elle n'est belle ni de visage ni de corps, et bientôt elle aura l'âge d'être grand-mère. Quel type l'emmènerait pour le plaisir de la dorloter ? Comme elle est forte et travailleuse, il l'a sûrement séduite pour l'exploiter. La dernière fois, elle est partie avec ce foutu charpentier et n'a fait que turbiner sur un chantier pour son compte, jusqu'à ce qu'il la chasse et qu'elle revienne avec un enfant de lui, sans un sou. La vie est bien énigmatique... Enfin bon, elle a eu une enfance difficile, et son existence n'a jamais été paisible jusqu'à présent... Ce n'est pas si grave... Tu n'as pas à t'en soucier... Est-ce que tes romans se vendent bien ?

Je ne lui ai pas répondu, je devinais les phrases qui tournoyaient encore dans sa bouche close : *Pourquoi je te parle de tout ça à toi, alors que tu es en pleine phase d'écriture, ça ne fait que te déstabiliser... Après tout, c'est son destin... Que sa vie et celle de ses enfants soient malheureuses, ça n'a plus rien à voir avec nous désormais. Ils*

*ne sont même pas de notre sang... Tu dois te concentrer sur ton travail... oui, ton travail... Voilà à peu près ce qu'elle voulait dire.*

Ma mère, mise mal à l'aise parce qu'elle n'ignore pas mon état de préoccupation actuel, a fini par cesser ses propos décousus et raccrocher. Juste avant, je l'ai apostrophée comme si j'avais quelque chose à lui dire, mais c'était déjà trop tard. Qu'aurais-je voulu ajouter au dernier moment ? « *Non maman, pas possible, elle a presque cinquante ans et elle a vraiment fait ça ? En laissant ses quatre enfants ?* » Quelque chose dans ce genre ? Sûrement pas... Je sais que ma grande sœur Bongsun est tout à fait capable d'agir ainsi. Elle l'aurait fait même si elle avait près de soixante ans. Elle est comme ça, Bongsun. Au début, elle a fugué pour fuir son beau-père, puis elle a quitté la famille d'un diacre protestant qui l'exploitait ; après, elle est partie vivre avec un jeune employé de pressing, puis avec un charpentier itinérant et, cette fois, avec un colporteur de chiens. J'hésite à me saisir du téléphone. Je n'arrive pas à bouger, en proie à une curieuse sensation d'impuissance.

C'est à cause de mes prémonitions mystérieuses, et souvent effrayantes. Quand je revois tout à coup en rêve une amie d'université, dont je n'ai pas eu de nouvelles pendant plusieurs années, le lendemain j'apprends qu'elle s'est suicidée par empoisonnement ; et quand je rêve que je me promène sur notre ancien campus avec une amie

mariée et installée aux Etats-Unis, peu après, immanquablement, je reçois un coup de fil d'elle, qui me fait très plaisir. Or, c'est à ma sœur Bongsun que j'ai pensé en emménageant dans ce nouveau logement, alors que j'ouvrais les yeux ce matin-là après une nuit écourtée par le rangement des cartons et que je me demandais pourquoi ce quartier était si calme.

Tout à coup, j'ai l'impression de devenir fataliste. Toute l'énergie de l'univers, la position des étoiles, le sens de rotation de la Terre, les planètes Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, agissent sur chaque individu qui vient au monde, de sorte que ce dernier ne peut se libérer de leurs pouvoirs tant qu'il ne renaît pas... Voilà la pensée qui me traverse l'esprit. Si cela est vrai, même si Bongsun s'est enfuie en abandonnant ses quatre enfants, non, même si elle est morte dans sa fuite, non, même si moi-même je mourais sur-le-champ, à quoi bon être triste ou se laisser hanter par le remords ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est être surpris et navrés face à un destin tout tracé. Il suffit de murmurer *la vie est bien énigmatique*. Mais...

On me demande de temps en temps : « D'où êtes-vous originaire ? » et je réponds : « De Séoul. » Chaque fois que je réponds ainsi, je suis en proie au bizarre sentiment d'être une vagabonde depuis ma naissance. Je suis née en 1963, l'année où Park Chung-hee, après avoir réussi son coup d'Etat qu'il baptise « révolution », instaure la « Troisième République de Corée » ; l'année de manifestations étudiantes incessantes dans tout le pays ; l'année où les travailleurs des trois industries minières publiques, dont la compagnie de tungstène Daehan Jungsuk, font grève pour obtenir des augmentations de salaires ; l'année où John F. Kennedy est assassiné aux Etats-Unis, tandis que sur la rive du fleuve Han, on construit le Sheraton Grande Walkerhill, le plus grand *resort* de toute l'Asie, dans lequel nos aînées vont se mettre à danser devant les étrangers, en soulevant leurs jambes courtes et dodues. Je suis née l'hiver où le grand froid a fait geler la mer au large d'Incheon jusqu'à soixante-dix centimètres de profondeur, c'était la première fois en quatre-vingts ans depuis l'ouverture du port. Mais pendant que des printemps successifs cédaient la place à l'été, à Séoul de jolis pourpiers à grandes fleurs se sont épanouis et des vulpins ont poussé ; il suffisait de marcher un peu, et l'on se retrouvait devant des rizières exigües où étaient piqués de jeunes plants de riz



aussi fins que des cheveux ; il y avait également des petits ruisseaux avec des canards et quantité de sangsues. Nous pouvions regarder les voitures à cheval et leurs cochers passer tranquillement devant la gare de Moraenae, ainsi que les trams qui roulaient en faisant sonner leurs cloches près de Seodaemun, devenue aujourd'hui la station de métro Chungjeongno. Nous nous promenions sur les berges où des papillons voletaient au-dessus des fleurs de navet et nous allions nager à Nanjido<sup>1</sup> ; nous apprenions à faire du patin à glace sur le ruisseau de Moraenae. Ah, comme elles étaient exotiques, ces pensées sauvages violettes qui ornaient le tour de la fontaine au rond-point de Sinchon !

Oui, c'est ça, mon pays natal est bien Séoul. Et dans un coin de ce Séoul où fleurissaient les jolis pourpiers à grandes fleurs, il y avait ma grande sœur Bongsun et moi.

### 3

Je revois dans ma tête le bidonville du quartier d'Ahyeon-dong, son image est plus claire que si on le voyait du ciel, elle est si nette que même en

---

1. Cette île qui dépasse à peine du fleuve Han est renommée pour ses champs fleuris. On l'appelait aussi l'île aux fleurs. Elle est devenue la montagne de déchets de la capitale pendant quinze ans, de 1978 à 1992, avant d'être réaménagée en parc.

sortant maintenant de chez moi, je serais capable de m'y rendre sans me tromper d'une seule ruelle. La pente sinueuse qui s'étirait sans fin, les escaliers faits de pierres et de sacs de paille emplis de terre, la ruelle bordée de peupliers, les maisons aux toits bas collées les unes contre les autres, pareilles à des cages à lapins, notamment celle d'une grand-mère boiteuse qui, curieusement, élevait des poissons rouges dans son puits profond, les femmes qui allaient travailler au marché le matin avec leur musette de nylon violet, et un homme qui me semblait dix fois plus grand que moi, qui bavait tout le temps et dont j'ai oublié le nom...

Je suis née et j'ai grandi là-bas. Mon père, qui se préparait à l'époque à partir étudier aux Etats-Unis, s'était révélé incapable de subvenir aux besoins de sa famille, tandis que ma mère, qui avait connu une enfance insouciante, était devenue extrêmement irritable, exaspérée par cette misère. J'avais une sœur et un frère déjà écoliers, et ma grande sœur Bongsun. Maintenant que j'y pense, la première personne à avoir vu mon visage quand je suis venue au monde, c'est elle, Bongsun. C'est elle aussi qui a donné à ma mère la nouvelle décevante que le nouveau-né était malheureusement une fille, elle encore qui a sacrifié son sommeil pour bercer le nourrisson à la place de ma mère dont la santé avait été affaiblie par l'accouchement. Elle n'avait que douze ans.

Pour parvenir à l'entrée de la maison où je suis née, il fallait ouvrir le portail puis descendre une dizaine de marches en pierre tortueuses. A droite, il y avait une grande maison habitée par le propriétaire et à gauche, un peu en saillie, une vieille bicoque au toit de tôle abritant deux chambres. C'est là que vivait ma famille. Dans la cour du propriétaire poussait un grenadier dans un bidon en fer-blanc tout rouillé, et au pied de cet arbre nichait perpétuellement un chiot jaunâtre. Il arrivait là en automne puis en été se transformait infailliblement en nourriture pour la famille du propriétaire, qui le remplaçait chaque fois. Mes parents s'étaient installés dans cette maison bien avant ma naissance. Après le départ de mon père, ma mère y a vécu une période difficile, seule et chargée de famille.

La cour de notre maison était légèrement à l'écart de celle du propriétaire. Ma mère avait posé entre les deux cours des caisses de pommes comme pour en faire une frontière, les avait remplies de terre et y avait planté des tournesols. Quand j'y repense aujourd'hui, pourquoi avoir choisi des tournesols et pas des courges, des concombres, des piments ou des aubergines ? Surtout qu'elle se souvient de cette époque comme de celle, misérable, où elle atteignait souvent le fond de la jarre de riz. A l'automne, ma grande

sœur Bongsun cueillait des graines de tournesol et nous les distribuait en guise d'en-cas entre deux repas. Mais ces graines étaient loin de combler notre manque de nourriture à tous. Malgré cela, ma mère plantait des tournesols chaque année et, quand ils fleurissaient, elle nous disait en contemplant les fleurs pareilles à des crinières jaune d'or : « Elles sont très jolies, vous ne trouvez pas ? »

Bref, une fois ma mère partie travailler au magasin familial du marché de Namdaemun, ma sœur et mon frère à l'école, et la famille du propriétaire s'étant absentée, il ne restait plus que Bongsun et moi dans cette cour. Au pied d'un mur à l'abri du soleil brûlant, ma grande sœur, assise sur une planche à laver aux coins arrondis par l'usage, me prenait sur ses genoux et teintait mes ongles de mains et de pieds, encore minuscules à l'époque, avec des fleurs de balsamine, activité que j'adorais. Mais il y avait une autre raison pour laquelle je ne voulais pas la quitter d'une semelle : Bongsun était une conteuse hors pair.

## 5

— Alors la gentille petite fille innocente part faire une course pour sa belle-mère. Elle ne se doute pas de ce que sa belle-mère mijote et lui obéit tout simplement. Vu que c'est loin, il fait déjà noir quand elle revient. Mais elle retient sa

peur et court très vite jusque chez elle. Quand elle arrive au portail, elle appelle sa belle-mère :  
« Mère, je suis rentrée... »

Parvenue à ce passage, Bongsun m'écartait un peu d'elle et faisait trembler sa voix comme dans un film d'horreur. Je connaissais déjà toute l'histoire mais, invariablement en proie à la terreur, je ne voulais pas lâcher ma grande sœur. Cependant, consciente aussi que je ne pourrais écouter la suite si je persistais à me coller à elle, je finissais, au bout de quelques instants de vaine résistance, par céder un peu de terrain, mais je continuais à agripper un pan de sa jupe noire pour supporter mon épouvante. Me voir ainsi terrifiée la charmait complètement et c'est en s'efforçant de retenir son rire qu'elle reprenait :

— Que se passe-t-il alors ? Le portail s'ooooouvre tout seul, alors qu'y a perrrrsbonne. La petite fille entre chez elle. Oh mais, qu'est-ce qu'elle voit ? Sa maison, qui était là quand elle est partie, a disparu et y a qu'un terrain vide dans le noir... La petite fille est sûre qu'elle s'est trompée de maison et elle ressort. Mais le peuplier dans la ruelle devant et la maison à côté sont bien là, comme avant. *Suis-je en train de rêver ? Je suis ici chez moi...* La petite passe à nouveau le portail mais c'est toujours vide... Pendant qu'elle regarde autour d'elle, quelqu'un l'appelle par son nom... Au moment où elle se retourne, le portail se referme tout seul dans un grrraaand brrruit et se

bloque. Elle le secoue et essaie de détacher la bâcle, rien à faire. Maintenant elle est enfermée, sans pouvoir ressortir, et elle entend la voix de sa belle-mère, toujours invisible : *L'eeeeaaauuu booooouuut... Dépêche-toi de faire cuire l'enfant!*

A ce stade, j'étais tellement paniquée que je serrais de toutes mes forces la jupe de ma grande sœur. Se levant alors d'un bond, pareille à un ressort, elle me repoussait et déclarait d'une voix encore plus retentissante :

— *L'eeeeaaauuu booooouuut... Dépêche-toi de faire cuire Jjang-a<sup>1</sup>!*

J'essayais de me persuader que ce n'était qu'un jeu mais lorsque je levais les yeux, éperdue, Bongsun avait disparu. Le soleil frappait de ses rayons éblouissants le mince sol de ciment de la cour ; les tournesols pareils à des crinières dorées se dilataient dans la lumière. Alors le toit délabré en tôle grise et le paysage miteux de ma maison s'effaçaient complètement, et je me retrouvais seule, telle la jeune héroïne de l'histoire, dans ce lieu vide où se déchaînaient les rayons éblouissants du soleil. Cette phobie m'a poursuivie, en ne cessant de grandir, jusqu'à ce que je prenne mon indépendance, un peu après vingt ans. Chaque fois que je rentrais de l'école, que j'appuyais sur la sonnette et attendais quelques secondes, le temps

---

1. Surnom que sa famille a donné à l'auteur à partir de son prénom Ji-young.

qu'un membre de ma famille vienne ouvrir, j'étais saisie par l'angoisse. J'avais des hallucinations : la porte s'ouvrait toute seule ; j'entrais dans la maison mais toute ma famille avait disparu ; il ne restait qu'un espace vide où se fracassait la lumière blanche du soleil... Totalement ignorante de cette étrange peur qui allait me hanter longtemps après, ma grande sœur recommençait ce jeu à mon intention, moi que la frayeur avait fait pâlir.

— *Faisons cuire Jjang-a... L'eeeeaaauuu boouuuut...*

Alors, n'en pouvant plus, je me précipitais dans l'arrière-cour, me cachais tant bien que mal derrière un grand balai de lespedeza beaucoup plus haut que moi, puis revenais agripper la jupe de ma grande sœur qui me regardait du coin de l'œil d'un air rieur ; je me cramponnais à elle, déterminée à ne plus la lâcher, et j'éclatais en sanglots. Aussitôt ma grande sœur me soulevait et me faisait astucieusement pivoter pour me poser sur son dos ; ce court instant où elle me faisait disparaître de sa vue me procurait une sensation encore plus forte que ses histoires terrifiantes. Le visage contre son dos large et tiède, je la menaçais :

— Si tu me fais ça encore une fois, je vais dire à maman que tu m'as laissée me noyer dans le bain public.

Mais le rire de Bongsun, répandu dans tout le haut de son corps jusqu'à faire frémir mon torse, avait déjà apaisé ma colère. Puis ma grande sœur

me redressait derrière elle et nous sortions nous promener dans le quartier. La menace que je proférais à son encontre, bien que mon cœur soit déjà réchauffé par sa chaleur et que je ne lui en veuille plus, était liée à l'épisode suivant :

Depuis qu'un bain public avait ouvert ses portes en bas de la pente de notre quartier et un peu avant l'école primaire d'Ahyeon, ma mère nous envoyait là-bas une fois par semaine, et c'était toujours Bongsun qui m'y emmenait. Nous emportions avec nous une jolie bassine en plastique rouge et bleu toute neuve qui contenait un savon et des serviettes. Pendant que ma grande sœur lavait ses longs cheveux, usant du savon avec parcimonie, je m'amusais à faire flotter le couvercle de la boîte à savon sur l'eau de la bassine pleine. Un jour, pour une raison obscure, elle me fit asseoir sur la marche intérieure du grand bassin et disparut je ne sais où. A un moment, peut-être à cause du courant, je me mis à sombrer.

Je me souviens encore aujourd'hui avec clarté de la sensation éprouvée alors : je coulais très lentement, avec douceur et calme, tel un embryon nageant dans le liquide amniotique. Si on m'avait laissée comme ça plus longtemps, peut-être des nageoires douillettes auraient-elles poussé sur mes membres et, sur mon cou, une jolie branchie rouge, pareille à un peigne fin. Hélas, je sentis aussitôt de puissantes mains féminines m'empoigner et c'est seulement à cet instant que je



paniquai. Des femmes nues et échevelées étaient rassemblées autour de moi, en proie à une grande agitation ; quant à la grande sœur Bongsun, les cheveux encore hirsutes et pleins de mousse, elle me serrait dans ses bras à m'en faire mal. Aussitôt après, quelqu'un versa de l'eau froide sur ma tête et je sursautai avant de brailler.

Ma grande sœur sanglotait aussi tout en frottant son visage contre le mien, ses petits seins tout juste éclos étaient encore couverts de bulles de savon. Ses cheveux continuaient à déverser des gouttes savonneuses sur mon visage et ça me piquait les yeux. Je la repoussai donc violemment. Convaincue que je lui en voulais, bouleversée, elle me serra encore plus fort contre sa poitrine toute glissante.

— Ça va, Jjang-a ? Qu'est-ce que je vais faire... Mon Dieu, je suis une folle... C'est ma faute, pardonne-moi, Jjang-a...

## 6

Si ce soir-là, j'ai omis de raconter cette histoire à toute ma famille réunie pour dîner autour de la grande table basse circulaire, ce n'est pas parce que j'éprouvais une mansuétude qui aurait été étonnante pour mon âge, comme Bongsun l'imaginait ; c'est tout simplement parce que ma mère, après avoir distribué des bols de riz à chacun,

y compris Bongsun, m'a mise sur son dos en déclarant qu'elle n'avait pas faim et que je me suis endormie aussitôt, sans doute très fatiguée par l'épisode de la noyade, en oubliant même de réclamer à manger. Lorsque je me suis réveillée, nous étions arrivées devant la station Gajwa. Il faisait déjà nuit. J'ai distingué vaguement des cochers conduisant leurs chevaux pour rentrer chez eux. Nous les avons dépassés tellement ils étaient lents, et nous avons continué de marcher. Au son des cloches suspendues au cou des bêtes, j'ai tourné la tête ; la figure des chevaux était aussi douce et tranquille que celle des maîtres à qui ils obéissaient. Dans mes souvenirs d'enfance, étrangement, l'expression des cochers ressemble toujours à celle de leurs chevaux.

J'ai enfoui mon visage dans le dos de ma mère et glissé mes mains sous ses aisselles. Lorsque je me suis réveillée de nouveau, nous nous trouvions chez ma tante du quartier Moraenae. J'ai aperçu son visage et celui de ma mère qui finissait tout juste de manger.

— Allez, Jjang-a, mange, toi aussi.

Ma tante a déposé une cuillère dans ma main et s'est remise à son travail de couture, une chaussette de son mari qu'elle avait enfilée sur une ampoule pour la repriser.

— Ainsi cette écervelée de Bongsun a même englouti ta part de riz ? Elle ne savait pas que la marmite était vide ?

— Que veux-tu que je fasse ? A son âge elle a tellement d'appétit qu'elle a fait semblant de ne pas l'avoir remarqué. La famille chez qui elle était avant l'a fait tant souffrir de la faim qu'elle vénère le riz comme un dieu. Quand elle laisse tomber ne serait-ce qu'un grain de riz en le distribuant dans les bols, elle me jette un regard vraiment désolé. Je lui ai dit que ça n'avait pas d'importance mais c'est plus fort qu'elle. J'ai connu cette petite quand elle avait sept ans, je l'héberge chez moi depuis qu'elle en a neuf, elle est donc un peu comme ma fille.

C'était la première fois que j'apprenais tout ça. Bongsun m'avait déjà raconté qu'elle avait assisté à ma naissance, elle était entrée dans la chambre de ma mère à la demande de la sage-femme et elle avait vu le visage aussi rouge qu'une pomme du nouveau-né, c'était moi. A mon grand regret, elle n'avait pas utilisé une seule fois des mots comme « jolie » ou « mignonne » en décrivant ma naissance, elle se contentait de dire que j'étais aussi rouge qu'une pomme. Lorsque ma mère s'était effondrée à cause d'une crampe d'estomac trois jours après m'avoir mise au monde, c'était aussi elle qui avait couru la distance de cinq stations de bus pour aller chercher le docteur. Je commençais enfin à comprendre que même avant mon existence il y avait eu des gens qui s'enfuyaient, tombaient malades ou avaient faim.

— C'est incroyable ! Comment la famille d'un diacre vivant dans l'abondance a-t-elle pu

l'affamer ainsi ? Dire que les gens riches sont encore plus avares que les autres. Quand vous étiez leurs locataires à Naengcheon-dong, comme ils étaient durs avec vous, tu te souviens ?

— C'est vrai. Ceux qui ont de la fortune sont les plus égoïstes et les plus méchants. A la moindre désobéissance de cette petite Bongsun, ils la privaient de nourriture. Quand la femme du diacre faisait cuire du riz dans la marmite, elle mettait toujours une couche d'orge au-dessus, c'était pour Bongsun. Et elle la battait tellement que quand je l'ai déshabillée pour la première fois, son corps était cerclé de traces de coups, on aurait dit une peau de serpent. Et des poux, il y en avait une tonne. Elle était maigre à faire pitié. J'en avais le cœur serré... Quand nous étions en location chez cette famille, je lui donnais de temps en temps des restes de nourriture ou la croûte du riz, pauvre petite ! C'est pourquoi elle nous a suivis quand nous avons déménagé à Ahyeon-dong. Elle s'est enfuie de chez son maître et j'ai été stupéfaite de la retrouver devant notre nouveau logement.

— Oui, c'est vrai, à l'époque ce diacre est venu jusque chez toi à Ahyeon-dong pour la récupérer.

— Tout à fait, il est arrivé chez moi et a fouillé partout. Heureusement que j'avais deviné qu'il allait venir et que j'avais provisoirement confié Bongsun à nos parents à Jungrim-dong.

— Ça, je m'en souviens aussi. A cette époque j'étais allée voir nos parents et j'avais découvert

cette petite complètement décharnée et très craintive. J'ai essayé de la consoler en lui disant que tout allait bien désormais, qu'elle n'avait plus d'inquiétude à avoir, mais elle ne voulait pas sortir de ce réduit, tu te rappelles, celui où on conservait les sacs de riz...

— Ces gens qui prétendent avoir la foi ont sorti cette enfant de l'orphelinat et lui en ont fait voir de toutes les couleurs... Quelle honte !

— Comment des soi-disant croyants peuvent-ils se comporter ainsi ? Mais maintenant que j'y réfléchis, cette petite Bongsun était vraiment intrépide. A l'époque elle avait à peine neuf ou dix ans, n'est-ce pas ? Comment a-t-elle eu l'audace de fuir cette maison pour te suivre ?... Votre famille avait déjà du mal à survivre...

— La chaleur humaine devait lui manquer.

— Remarque, tu m'as dit qu'elle avait déjà fui sa propre famille avant. Elle avait quel âge ?

— Elle devait avoir cinq, six ans. Son beau-père la frappait souvent. Il paraît qu'elle a même pensé à envelopper ses sous-vêtements dans un carré de tissu mauve avant de fuguer. C'est vraiment trop drôle. J'ai dit *sous-vêtements* mais j'imagine que ses culottes et ses débardeurs devaient être en lambeaux tellement ils étaient usés...

Ma mère et ma tante ont gloussé comme des jeunes filles. Quant à moi, je me contentais d'écouter leur conversation tout en mangeant. A chaque feuille de sésame marinée que je

déposais sur le riz blanc de ma cuillère, j'essayais de me rappeler le visage de Bongsun. Petite, elle avait contracté la varicelle, sa peau était légèrement grêlée, elle avait les paupières lourdes, un nez épaté et la lèvre inférieure plus saillante que la supérieure. Ses cheveux ternes et trop longs pendaient presque jusqu'à ses fesses. Je ne distinguais en elle vraiment aucun signe de la témérité d'une fugitive.

— Par la suite, sa mère l'a confiée à la famille de son frère aîné, a continué ma mère d'un ton calme, tout en ramassant à la cuillère les grains tombés au fond du bouillon de riz avant de les porter à ma bouche, parce qu'elle a eu un fils avec son nouveau mari. Le frère aîné était marié, la grand-mère vivait alors avec eux et ils avaient du mal à joindre les deux bouts, ce qui explique qu'ils ne l'aient pas accueillie à bras ouverts, loin de là. Ainsi, sa tante l'a emmenée au jardin Changkyeongwon, soi-disant pour admirer les fleurs de cerisier, et elle a lâché sa main au milieu de la foule avant de repartir seule.

— Il paraît que beaucoup de parents abandonnent leurs enfants à l'occasion de cette satanée fête des fleurs de Changkyeongwon. Dans quel monde vit-on ?

— Une fois, j'ai emmené les enfants au jardin Changkyeongwon et quelque chose m'a beaucoup étonnée, tu sais. Bongsun serrait ma main très fort, comme si elle voulait ne plus jamais la lâcher. On

aurait dit une gamine de cinq ans. Ça m'a beaucoup surpris. J'ai essayé de la réconforter en lui disant que moi je ne l'abandonnerais jamais. Elle m'a répondu d'une petite voix : « Je sais » mais j'ai vu son visage pâle de frayeur et ses yeux remplis de larmes... Ça ne servait à rien de lui expliquer. Cette fillette si gentille avait le visage tout blanc et j'avais beau lui dire que tout irait bien, que je ne la laisserais jamais toute seule, elle ne m'écoutait pas et continuait de se cramponner à ma jupe. Ce jour-là, j'ai vraiment eu du mal à m'occuper des quatre enfants, si bien que je n'ai même pas vu si les fleurs de cerisier étaient blanches ou roses... Je croyais qu'elle était d'un naturel placide, facile à vivre et peu sensible, mais cet horrible souvenir obsédait encore visiblement cette pauvre petite.

— C'est pas possible... Je comprends ce qu'elle a pu ressentir. Cette tante était vraiment une femme sans cœur. Bongsun était tout de même sa nièce. Il est vrai que c'était une tante par alliance mais quand même, comment a-t-elle pu agir ainsi ?

— Je suis de ton avis. Après ça, elle a été confiée à un orphelinat, mais comme elle était costaude et travailleuse, le directeur de l'établissement ou je ne sais qui a décidé de l'envoyer dans la famille de ce diacre. Il leur a dit qu'ils n'avaient qu'à la loger et la nourrir en contrepartie de son travail.